

# Des heures en douce

OÙ ÉTIENNE DAHO S'ÉCLATE PRESQUE PLUS DERRIÈRE LA CONSOLE D'ENREGISTREMENT DE BILL PRITCHARD ET DANIEL DARCE QUE SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE DES NUITS MARTIENNES. PRESQUE.

Etienne cow-boy et mythomane, chanteur de charme, rocker dans l'âme et de façon de plus en plus évidente dans l'expression, après avoir redoré le blason de Dani, donné un coup de main aux Max Valentin, persiste et signe dans la production. Au menu, un Anglais et un Français, un album pour le premier, un single pour le second. Ses talents de producteur ont suivi dans l'application la même évolution que ses propres compositions. De la « pop française » il passe à plus rock avec priorité aux guitares. Celle de Xavier Géronimi pour ses propres rêveries martiennes, celle de Bill Pritchard ou de Daniel Darc lorsqu'il passe de l'autre côté de la console.

Bill Pritchard le frais émoulu, touchant de spontanéité, l'Anglais fan du continent qui à une nuit américaine préfère Pigalle un mardi après-midi, le Paris de Cocteau ou celui de Joséphine Baker. Bill Pritchard le rêveur révolté qui en quelques accords de guitare ou quelques notes de piano, brosse des portraits élogieux ou incendiaires, égrène des souvenirs tendres ou corrosifs, manie avec autant de délicatesse le cynisme que la nostalgie. Si on ajoute à tout cela un goût prononcé pour les 60's françaises et plus particulièrement pour les compositions de Jacques Dutronc ou Françoise Hardy, rien d'étonnant que le personnage n'ait fait craquer Etienne Daho.

Presque plus inattendu est le deuxième « mariage », mais tout aussi réussi. Daniel Darc, l'autre, le torturé, l'écorché vif, le poète urbain loubard parisien déjà entré dans l'histoire par l'intermédiaire de Taxi-Girl. Seule la spécificité de son écriture a survécu au groupe. Des textes instinctifs, sans fioritures, au vocabulaire direct et insolent. Un chat est un chat, une pute est une pute et si la ville en est pleine on n'y peut rien, sauf respect pour les censeurs (cf lyriques du 45 t). Sans les synthés de Laurent Sinclair, Daniel renoue avec ses racines rock'n'rollien-

nes et donne beau jeu aux guitares. Appartenant à la même génération musicale qu'Etienne, ils sont partis de points éloignés et s'ils se sont déjà croisés, c'est davantage sur le plan humain que musical bien que partageant de nombreuses références.

Hasard ou coup de pouce au destin, ces trois « pointures », chacune dans son style, créent un triangle imparfait mais magique. Etienne produit le disque de Bill, Bill enregistre un album avec Daniel, Daniel est produit par Etienne. Et pourtant jamais ils ne se sont vus tous les trois ensemble.

Etienne Daho : « C'est vrai qu'il y a une petite connection là, tous les trois, Daniel et moi, Bill et moi, Daniel et Bill. Ça veut sans doute dire quelque chose. Je reconnais que ce qui se passe est lié aux affinités qu'on peut avoir mais d'un autre côté je m'en méfie. Je me méfie surtout de la façon dont ça va être perçu. Parce que souvent la démarche est imaginée davantage par les gens qui véhiculent l'information que par les artistes. »

Ceci étant posé, il paraissait tout de même intéressant d'explorer ces trois univers qui ont fait mentir la loi des parallèles censées ne jamais se croiser. Daho dans un cas comme dans l'autre n'est ni l'agent adoucissant ni le dictateur machiavélique mais plutôt le copain, voire le grand frère qui tempère et canalise l'énergie débridée de l'Anglais tout-fou et du Parisien risqué-tout. Il est le catalyseur que l'on n'attendait pas. Il agit comme un révélateur sur le talent de ces deux-là, et réellement au sens photographique du terme. En ce qui concerne le sens médiatique, de toutes manières, ça ne peut faire de mal à aucun des trois. Question d'image. Question d'audience.

## inviter

« Chaque album représente toujours une étape, rien n'est jamais acquis. Avec « Pour Nos Vies Martien-

nes » c'est un peu différent. Il a marché vite, ce qui m'a permis d'accepter ou de refuser certaines choses auxquelles je me pliais auparavant. Sur l'album précédent je suis allé beaucoup plus loin que ce que je pouvais donner et j'ai craqué nerveusement. C'est la production qui m'a sauvé, qui m'a remis les pieds sur terre. Quand un disque marche et que tu pars en tournée, tu as une équipe autour de toi et pendant un certain nombre de semaines et de mois tu es le centre des préoccupations de tous ces gens-là. Ça devient l'enfer, l'overdose de toi-même. Je ne l'ai pas supporté. Le fait de produire, de rester dans l'ombre de l'autre, de prendre des pseudonymes, m'a lavé la tête. En plus du plaisir que j'y ai éprouvé, ça m'a fait un bien énorme moralement parce que j'étais en train de devenir furieusement cinglé.

J'ai découvert Bill par une chronique de son premier disque et j'ai trouvé qu'il y avait des connections avec des choses que j'aimais. Puis j'ai lu un article sur lui et ça m'a convaincu qu'on se rencontrerait, qu'il se passerait quelque chose. Cette rencontre je l'ai un peu provoquée dans la mesure où, lors d'une émission de Décibels, on m'a proposé d'inviter des gens, et j'ai demandé à ce que Bill soit là.

On avait comme dénominateur commun Françoise Hardy et c'est assez marrant la façon dont les gens peuvent parler de lui ailleurs et de moi ici. Il y a des similitudes, même si nous sommes vraiment différents. C'est surtout les chansons de Bill qui m'ont botté. Mais aussi le personnage. Le côté sorti de nulle part, poète, branché sur la France. Et puis il est attachant, il développe chez les gens le côté protecteur. On se retrouve aussi sur Genet, Duras... Il y a des connections musicales mais aussi littéraires. Je ne vois pas comment on aurait pu ne pas faire au moins un disque ensemble !



## DANIEL DARC :

« Etienne, je l'ai toujours apprécié humainement, mais ce qu'il faisait ne m'intéressait pas. Pourtant, on a les mêmes goûts. Ce qui fait la différence, ce sont les options. On aime tous les deux le Velvet mais lui c'est « Femme Fatale » et moi « Sister Ray ». pareil pour les fifties mais moi c'est Gene Vincent et lui Ricky Nelson.

Finalement, j'ai craqué sur son dernier album. Et surtout, j'ai trouvé qu'il n'avait pas la grosse tête alors qu'il y aurait bien des raisons pour. Il a toujours été intègre et maintenant, il a les moyens de le prouver, il aide les autres.

— Quelle différence entre un Daho et un Burnel producteur ?

Aucun des deux n'est un vrai producteur au sens Phil Spector du terme. Mais ils peuvent aider les gens par leur propre expérience du studio et surtout qu'ils sont eux-mêmes chanteurs. Il faut savoir respecter la personnalité de l'artiste, écouter et deviner. Etienne le sait très bien, Burnel lui, pour Taxi Girl, est arrivé dans « Seppuku » et a voulu en faire son disque. Devant des gens comme Tony Visconti on se serait écrasé mais là il a trouvé une résistance. Si l'un de nous deux avait baissé les bras, ça aurait pu donner un très bon disque, mais en l'occurrence c'est juste une espèce de compromis bancal. A côté de ça, avec Etienne c'est idyllique. Il a vraiment fait du morceau ce qu'on pouvait en faire de mieux. »

Suite à Décibels, on s'est téléphoné plusieurs fois, il m'a filé des maquettes et je suis tombé littéralement amoureux des chansons. J'ai amené une seule K7 en vacances, celle-là. Fatalement je suis déformé : quand j'entends un morceau maintenant, j'entends aussi la façon dont je pourrais le faire, moi. Alors quand il m'a demandé si ça m'intéressait de travailler avec lui, j'étais évidemment plus que content. Ce n'était pas pour moi le moment de m'occuper d'un disque, vu que plein de choses se préparent et qu'inévitablement je ne dispose pas de beaucoup de temps.

Au départ, je ne devais faire qu'un 45 t et finalement j'ai tellement aimé les titres que j'ai pris le temps de faire l'album. Pour les gens qui travaillent avec moi c'était un peu pénible mais

je préfère passer 15 jours là-dessus qu'à faire de la promo ! Je n'avais vraiment pas envie de rater ça. Cet album, j'étais très pressé de le finir, juste pour l'avoir chez moi. Je crois que c'est la première fois que ça me fait ça : produire un disque pour le plaisir de pouvoir l'écouter le plus rapidement possible !

Quelque part il avait peur et c'est normal. On déteste toujours un peu son producteur, parce qu'il t'oblige à sortir de toi-même. Tu ressens une espèce d'animosité vis-à-vis de ce mec qui rentre dans ta musique, dans quelque chose de très intime. Même si c'est dans un but positif, il y a toujours une espèce de petit viol, de petite bousculade. Cet album, c'est le premier que je produis (avant c'était des 45) et le nombre de titres augmente les probabilités de sources de conflit.

Quand Bill chante, il se contente souvent d'une seule prise. Dans un sens c'est bien mais, dans la mesure où il a une voix superbe, je trouve qu'il se satisfait de peu. Il est capable d'aller beaucoup plus loin vocalement sans enlever en feeling. On peut évidemment considérer la première prise comme la meilleure et il est vrai que quelque chose se passe au niveau de l'émotion. On peut le dire aussi pour les maquettes : il y a une magie qu'on ne retrouve jamais sur disque. Mais bon, on retrouve autre chose. Par exemple, ce disque est hyper-spontané dans la mesure où l'on a disposé de sept jours pour l'enregistrer. Ça fait court. Mais la simplicité des chansons de Bill le permettait. Sans arrangements avec juste une voix, une guitare ou un piano, elles se tiennent.

C'est ce qui explique que certains titres de l'album soient très sobres, d'une sobriété presque excessive, et d'autres un petit peu plus arrangés, un peu plus « flatés ». Le truc c'était de conserver cette espèce de chaleur qu'il y avait dans les compositions et en même temps d'essayer d'enrichir un peu les arrangements, de les rendre suffisamment mélodiques pour pouvoir aider sa voix. »

## partage

« Bill est l'artiste idéal pour un certain type de public dans le sens où la France est une terre de prédilection pour des Elliott Murphy ou des gens comme ça qui vendent surtout ici. Il y a pour ça des aficionados qui de toute façon iront à chaque concert annuel. C'est bien dans un sens mais ça t'enferme dans un univers claustrophobique d'artiste maudit, un peu loser, ce qui est relativement dangereux. Dans le cas de Bill, c'est ce qui pourrait lui arriver à un moment donné et je crois que ce qu'on a fait ensemble peut l'aider à y échapper. On a fait un album sans compromis mais qui a des possibilités commerciales. Ce qui est important, y compris pour lui, puisqu'un artiste DOIT vivre de ce qu'il

fait. D'un autre côté par la popularité possible de ce disque, Bill espère pouvoir amener des choses qui lui tiennent aussi très à cœur dans le suivant. A savoir, prendre une orientation encore plus politique bien qu'il y ait déjà des allusions dans pratiquement tous ses titres. C'est vraiment son sujet de préoccupation numéro un.

C'est le genre de sujet que je n'ai jamais abordé. J'avais plus de problèmes personnels à résoudre et c'était une priorité. Mon inspiration se rapproche davantage des préoccupations d'un Morrissey ; elle vient de rêves d'adolescents, de climats imaginaires, de mondes dans lesquels tu te retranches, faits de littérature, de musique, de figures mythiques qui te déconnectent complètement du quotidien. J'ai plutôt eu ce genre de comportement. »

— Tu vis assez mal certaines obligations du « show-biz ». En aidant Bill ou Daniel tu n'as pas peur de les entraîner dans un monde qu'eux aussi auront du mal à supporter ?

« La popularité, c'est très compliqué à gérer. C'est un problème permanent pour moi. Le fait d'y être incorporé passe par des créneaux et des supports qui sont souvent très éloignés de ce que tu aimes et de ce que tu as envie de faire. Le système est mongolien mais incontournable. Soit tu décides de faire un disque que tu donnes à tes amis, soit tu provoques quelque chose de plus généreux, qui tient davantage du partage. A savoir tu prends l'option d'aller vers les gens. Et je crois que c'est une démarche qu'ils avaient envie de faire, élargir un peu leurs possibilités pour pouvoir ensuite revenir à des choses différentes. »

## hyper-paname

Entre un Darc auteur et un Daho producteur, une image de rebelle à la James Dean pour l'un, beaucoup plus sage pour l'autre, on aurait pu s'attendre à des rapports conflictuels, mêlés de passion et d'orages, sur le fil du rasoir en permanence. Que nenni. La fusion est impeccable, le mariage heureux, une histoire de couleurs et de goûts avant tout...

« Lui est dans les noirs, moi je suis dans les blancs. On a les mêmes références musicales mais on ne les a pas du tout exploitées de la même façon, et finalement on se retrouve dans les gris. Les disques qui nous ont marqués sont à peu de choses près les mêmes. Je sais que Daniel n'aimait pas beaucoup ce que je faisais ces dernières années. Moi, en revanche, j'appréciais énormément ses compositions. Pour moi, Taxi-Girl c'était l'idéal : le côté sombre et le côté mélodique en même temps, le tout fait de façon très intelligente. Dommage que ça n'ait pas mieux marché.

Quand un mec de sa maison de disques est venu me proposer de bosser

avec lui, je me suis dit pourquoi pas, mais c'est plutôt Daniel qui au départ a priori n'était pas tellement pour. Je le comprends. Pour lui, comme pour Bill, mon image peut être un poids. A savoir que c'est une image forte qui véhicule plein de caricatures de presse, genre le chef de file de la pop française, le fan professionnel... Mais je ne suis pas que ça ! Je peux aussi être beaucoup d'autres choses.

Cette image, je pense que Daniel en avait peur. C'est vrai que ça peut être pénible. Et puis il a écouté mon nouvel album, il a lu des interviews et il a eu envie de me rencontrer à nouveau. C'était très important pour moi de prendre le temps d'en parler, de savoir avant exactement ce qu'il avait envie de faire et s'il n'avait pas juste été poussé par sa maison de disques. Là on s'est rendu compte qu'il y avait des bases communes et qu'on avait très envie de bosser ensemble. Avec lui il s'agissait davantage d'une coproduction. Daniel avait déjà amené la direction, l'atmosphère et je n'ai fait que peaufiner les choses avec des instruments additionnels et des chœurs.

J'adore ce morceau. C'est vraiment une chanson french avec tout ce que ça peut avoir de bien, c'est hyperpaname, ça a un charme fou. La simplicité de ses textes fait qu'ils te touchent immédiatement. C'est le genre de chanson qui fait planer. C'est une bonne rencontre et probablement une ouverture sur autre chose. »

Avec Bill, rien qu'à l'écoute des maquettes, tu avais envie d'apporter quelque chose. Est-ce que ça a été aussi évident avec Daniel ?

« Peut-être moins parce que j'avais en tête tout ce qu'il avait fait avant avec Taxi-Girl ou en solo avec Jacno. Et je ne savais pas trop ce qu'on voulait de moi. Mais ce qui est sûr c'est que j'avais envie de bosser avec lui. J'aimais ce qu'il faisait avant et j'aimais le personnage. C'est quelqu'un qui me touche. J'aime vraiment bien son univers. C'est quelqu'un que je ne connaissais pas du tout, que je ne connais toujours pas beaucoup d'ailleurs, mais ça a été immédiat, genre « animal instinct » ! Tu sens tout de suite si ça va coller avec les gens ou si ce n'est pas la peine de perdre ton temps.

Mais là en plus j'ai écouté les maquettes de ses autres morceaux et c'est vraiment très bien. On s'investit peut-être davantage dans un album que dans un 45 et c'est une des raisons pour lesquelles j'aimerais continuer à travailler avec lui. »

### le temps

— Est-ce que tu te vois plus tard orientant ta carrière uniquement vers la production ?

« Ça me plaît vraiment d'être derrière et de continuer à faire de la musique, d'avoir ces échanges avec les gens. Pour moi c'est ma vie, ce que



DAHO & PRITCHARD

j'aime le plus au monde. Cette passion je peux en vivre et c'est ça qui est génial. Bon, c'est vrai que là je perds un peu de vue ma carrière. Ce n'est pas que ça m'intéresse moins. Je suis tout de même très excité à l'idée de faire cette tournée mais d'un autre côté c'est vrai que je suis un peu décalé. Vrai aussi que je me suis beaucoup plus investi dans les productions que sur moi. Je ne sais même pas si le disque marche bien ! Je ne pose pas de questions, je n'appelle pas la maison de disques.

Mais ce n'est pas du désintérêt, c'est juste que je suis à côté de la plaque ! Le fait de ne pas avoir vraiment fait de promo, de laisser le disque se vendre tout seul, m'a donné l'impression d'avoir le temps d'aller faire des choses ailleurs. Le principe du fun et du plaisir pour moi c'est essentiel et je ne peux pas envisager qu'il y ait des contraintes. Même si ça se retourne un peu contre moi parfois, je considère déjà que j'ai eu beaucoup plus que ce que je pouvais espérer. J'essaie d'avoir des buts assez précis tout en laissant tout de même une part à des choses qui peuvent arriver comme ça, et qui sont des bonnes surprises. Par exemple, que Daniel ou Bill aient eu envie de travailler avec moi, c'est génial. »

Propos recueillis par Emmanuelle DEBAUSSART

« PRODUIRE, RESTER DANS L'OMBRE DE L'AUTRE, M'A LAVÉ LA TÊTE. ÇA M'A FAIT UN BIEN ENORME MORALEMENT PARCE QUE J'ÉTAIS EN TRAIN DE DEVENIR FURIEUSEMENT CINGLÉ. »



BILL PRITCHARD :

« On m'avait déjà parlé de ce type fan des sixties et de Françoise Hardy et j'avais évidemment très envie de le rencontrer, même si pour moi « Etienne » ça évoquait juste une équipe de foot, St-Etienne ! On a fait connaissance et j'ai découvert quelqu'un avec qui je me sentais plein de points communs, avec qui le feeling passait bien. Comme je cherchais un producteur, j'ai pensé à lui. Il a une manière simple et efficace de travailler. Pour moi les choses ne sont pas évidentes, pour lui si, et il pense à une vitesse étonnante, ce qui en fait un excellent producteur. »

- Bill Pritchard « Three Months, Three Weeks and Two Days » (33 t, PIAS-New Rose)
- Daniel Darc « La Ville » (45 t, Polydor)
- Bill + Daniel « Parce que » (33 t, PIAS-New Rose)